



LES RENCONTRES FRANCO-AMÉRINDIENNES DES DEUX CÔTÉS DE L'ATLANTIQUE : ENTRE EXOTISME ET INCOMPRÉHENSION

Henri SIMONNEAU (U. Lille 3)

*Vivez, heureuse gent sans peine et sans soucy,
Vivez joyeusement, je voudrois vivre ainsi.*
Pierre de Ronsard, *Discours contre Fortune à Odet de Coligny*

INTRODUCTION

Comme l'expliquait déjà Olive Dickason en 1984, les rencontres entre les Européens et les Amérindiens n'eurent pas seulement lieu dans le Nouveau Monde, mais aussi dans l'Ancien, dans les capitales et les ports européens¹. En Europe, ces contacts prirent des formes très diverses : rencontres « diplomatiques » comme celle de François I^{er} et de Donnacona, chef des Stadaconé, véritables exhibitions telle celle de cette Inuit et de sa petite fille qui fit l'objet d'une grande publicité en Allemagne en 1567, ou mises en scène grandiose, lors de l'entrée de Henri II à Rouen en 1550.

Nul doute que la présence d'habitants du Nouveau Monde en Europe dut surprendre bon nombre de ceux qui croisèrent leur route. Certaines régions, telle la Normandie, étaient plus propices à ces rencontres à travers les ports qui avaient établi des relations étroites avec l'Amérique depuis le début du XVI^e siècle : en 1550, c'est un village entier avec près de 300 figurants qui est représenté dans la capitale normande. Pourtant, au-delà de cet attrait pour l'exotisme américain, particulièrement perceptible dans la littérature et dans les fêtes², l'historien est en droit de s'interroger sur la véritable nature de ces confrontations en Europe et plus particulièrement en France, tant ce sujet ne semble avoir intéressé ni ses contemporains (à quelques exceptions près) ni les historiens modernes. Certes, l'aventure américaine de la France au XVI^e siècle laisse un bilan pour le moins mitigé : les tentatives de colonisation au Canada, au Brésil ou en Floride échouèrent par manque d'investissements ou face à l'opposition d'autres puissances européennes concurrentes. Pourtant, un certain nombre de ces épisodes, l'arrivée d'Essomericq à Honfleur, la rencontre de François I^{er} et Donnacona ou la

¹ Olive Dickason, *The Myth of the Savage and the Beginning of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, University of Alberta Press, 1984. Les citations sont extraites de la version française parue en 1995 et notamment du chapitre « Des Amérindiens en Europe » : Idem, *Le mythe du sauvage*, Paris, Philippe Lebaud, 1995, p. 205-230.

² Jacques Lafaye, « Le Brésil dans l'imaginaire français (XVI^e-XVII^e s.) », *Revista de Historia*, vol. 128-129, 1992-1993, p. 115-129 ; Gilbert Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1911 ; Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville (1492-1768)*, Paris, Promodis, 1986 ; Jorge Magasich-Airola et Jean-Marc de Beer, *America Magica. Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Autrement, 1994 ; Grégory Wallerick, « La conquête et la conversion espagnole vue par un protestant à la fin du XVI^e siècle », *Le Verger – bouquet V*, mis en ligne le 1^{er} janvier 2014, consulté le 1^{er} mai 2015. URL : <http://cornucopia16.com/blog/2014/09/08/gregory-wallerick-conquete-et-conversion-de-lamerique-espagnole-vue-par-un-protestant-a-la-fin-du-xvie-siecle/>.



discussion entre Michel de Montaigne et les trois Tupinambas font partie des grands récits fondateurs de la France coloniale au XVI^e siècle.

Nombreux sont les Amérindiens qui au XVI^e siècle traversèrent l'Océan Atlantique pour se rendre en Europe. Les raisons en furent multiples : les départs ont pu être volontaires, intégrés dans une économie d'échange, ou forcés, ces hommes étant vendus comme esclaves ou baptisés et employés comme serviteurs. Certains traversèrent une seconde fois l'Atlantique pour retourner dans leur terre natale et éventuellement devenir interprètes. Beaucoup moururent en Europe de maladies dont ils n'étaient pas immunisés. Ce premier âge d'or des voyages transatlantiques s'achève au début du XVII^e siècle : le nombre de voyages diminue à cause de la fin de l'esclavage des Amérindiens et du développement des colonies sur place.

Dans un ouvrage récent, Éric Taladoire évalue à plus de 3000 le nombre d'Amérindiens ayant séjourné en Europe entre 1493 et 1616³. Estebàn Mira Caballos avance des effectifs plus élevés : 2442 rien que pour la période 1493-1550 et pour la simple péninsule ibérique⁴, 1906 Indiens pour la seule Castille pour cette même période⁵. Alden T. Vaughan estime que 175 de ces hommes auraient séjourné en Angleterre entre la Découverte et l'indépendance des États-Unis⁶. La situation française est, dans ce domaine, sans doute plus comparable à celle de l'Angleterre que de la péninsule ibérique. Précisons d'emblée que, quand nous évoquons la France, il s'agit bien plus de la Normandie, et dans une moindre mesure, de la Bretagne, que du reste du pays, bien que nous ayons quelques – maigres – traces d'Amérindiens dans d'autres provinces françaises.

Devant l'ampleur de la question, il faut avant toute chose faire preuve d'humilité : les sources disponibles évoquant des habitants du Nouveau Monde sont extrêmement rares. Depuis le XIX^e siècle, les historiens travaillent avec les mêmes extraits, cités et analysés à l'envi. Certains des récits de voyages qui nous paraissent les plus riches, ceux de Gonville ou de Cartier, sont aujourd'hui regardés avec un œil plus critique, quand leur authenticité n'est pas tout simplement remise en cause. Enfin, les sources d'archives, comme les registres de baptême, distillent avec parcimonie des informations qui peinent à devenir de véritables séries statistiques. Il faut souvent se résoudre à travailler avec des textes isolés, seules sources évoquant l'événement. Ces silences, en soi, sont plus parlants qu'il n'y paraît. Ils sont sans doute autant la marque d'une rareté que d'un désintérêt, passé la surprise de la confrontation à l'Autre. Mais il est des hommes pour qui la rencontre avec les Amérindiens dépasse la curiosité exotique : ce sont les truchements, souvent qualifiés de « normands » qui ont vécu ou vivent parmi eux afin de servir d'interprètes et qui pour certains adoptent leur mode de vie. Or, contrairement à une idée souvent répandue, celle de relations commerciales étroites entre les Français et les Amérindiens par le biais de ces intermédiaires, les truchements au XVI^e siècle furent souvent très critiqués par leur compatriote. On peut d'ailleurs se demander si l'échec de la politique coloniale française dans les premières décennies des Grandes Découvertes n'est pas

³ Éric Taladoire, *D'Amérique en Europe. Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde (1492-1892)*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 9-10. Outre l'ouvrage fondateur de Dickason déjà cité, on peut consulter, sur la question des Amérindiens en Europe, les articles ou ouvrages suivants : Philippe Jarnoux, « Itinéraires oubliés : Les Indiens en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles », *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde. Actes du colloque international, Université de Rennes 2, 5, 6 et 7 mai 1992*, Jean-Pierre Sanchez (dir.), Rennes, PUR, 1995, p. 311-329 ; Dagmar Wernitznig, *Europe's Indians, Indians in Europe : European Perceptions and Appropriations of Native Americans Cultures from Pocahontas to the Present*, Lanham, University Press of America, 2007 ; Christian Feest (dir.), *Indians and Europe : an interdisciplinary collection of essays*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1999.

⁴ Estebàn Mira Caballos, *Indios y mestizos en la España del siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000, p. 111.

⁵ Estebàn Mira Caballos, « Indios americanos en el Reino de Castilla (1492-1550) », *Temas Americanistas*, vol. 14, 1998, p. 1-24.

⁶ Alden T. VAUGHAN, *Transatlantic Encounters : American Indians in Britain, 1500-1776*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 233.



en partie la conséquence d'une incapacité à nouer un véritable dialogue avec les Amérindiens, en France comme en Amérique.

LES PREMIERS AMÉRINDIENS EN FRANCE : UNE PRÉSENCE DISCRÈTE

Au XVI^e siècle, la France n'est pas à proprement parler une puissance coloniale, à l'égal de l'Espagne ou du Portugal. En effet, malgré le financement de nombreuses expéditions en Amérique, menées par des hommes aussi célèbres que Giovanni da Verrazzano, Jacques Cartier, Jean-François de la Rocque de Roberval ou Nicolas Durand de Villegagnon, les expériences d'installation à long terme au Canada ou au Brésil ont toutes tourné court. Il faut attendre les expéditions de Champlain et la fondation de Québec en 1608 pour véritablement considérer l'installation française comme pérenne. Il est donc compréhensible que les flux d'Amérindiens en Europe aient été intermittents. Mais une seconde différence permet de distinguer la France des deux royaumes ibériques : théoriquement, depuis l'édit publié en 1315 par Louis X le Hutin qui affirmait que tout homme naissait libre, l'esclavage est interdit dans le royaume de France, pratique que résume le célèbre adage : « la Terre de France rend libre⁷ ». En 1571, la cour de Bordeaux rappelait dans un arrêt à la suite de la libération d'hommes qu'un armateur normand avait tenté de vendre sur place : « La France, mère de liberté, ne permet aucuns esclaves⁸ ». C'est la raison pour laquelle la présence amérindienne fut plus discrète qu'en Espagne où par exemple, Amerigo Vespucci, durant ses quatre voyages, aurait ainsi amené en Europe près de 200 indigènes réduits en esclavage⁹. Le 14 octobre 1492, deux jours seulement après avoir accosté à Hispaniola, Christophe Colomb écrit à Isabelle et Ferdinand que si ces derniers l'ordonnaient, les habitants de l'île pourraient facilement être réduits en esclavage¹⁰. Lors du second voyage, il envisage rapidement l'organisation d'un trafic régulier¹¹. Dès 1493, des défilés sont organisés pour montrer aux Espagnols la richesse des terres découvertes. En France, si les premières mises en scènes avec des Amérindiens n'apparaissent qu'au milieu du siècle, des premières traces de relations étroites sont déjà perceptibles dès 1500, bien que très ténues ou d'une utilisation délicate.

Des récits fondateurs problématiques

Dans la première moitié du XVI^e siècle, les Français sont principalement présents dans deux régions du Nouveau Monde : autour de l'estuaire du Saint-Laurent, pour la pêche à la morue, et sur les rives de l'actuel Brésil, pour le commerce du bois éponyme. La présence intermittente des Portugais au Brésil permet aux marins normands et bretons d'entretenir des relations commerciales avec les peuples de la région, principalement les Tupinambas. Entre 1504 et 1549, on compte chaque année plusieurs départs vers l'Amérique du Sud, un maximum étant atteint en 1541 avec trente à quarante départs¹².

⁷ Érick Noël, « L'esclavage dans la France moderne », *Dix-Huitième Siècle*, vol. 39, 2007, p. 363.

⁸ Antoine Loisel, *Institutes coutumières*, Paris, 1846, livre I, titre I^{er}, art. 24.

⁹ Emma Martinell Gifre, *La comunicación entre Españoles e Indios: palabras y gestos*, Madrid, colecciones Mapfre, 1992, p. 155.

¹⁰ Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, t. I, *Journal de Bord. 1492-1493*, Paris, La Découverte, 1980, p. 65.

¹¹ Sur Christophe Colomb et l'esclavage, voir Jacques Heers, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1981, p. 40 ; Denis Crouzet, *Christophe Colomb. Héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006, p. 273 et suiv.

¹² Philippe Bonnichon, « Image et connaissance du Brésil : diffusion en France, de Louis XII à Louis XIII », *Naissance du Brésil moderne 1500-1808. XX^e colloque de l'Institut de recherche sur les civilisations de l'Occident moderne*, Paris, PUPS, 1998, p. 15 et suiv.



Le premier Amérindien à avoir foulé le sol français serait Essomericq, Amérindien identifié comme un Carijó du Brésil, ramené par Binot Paulmier de Gonneville, capitaine normand, après un voyage dont le trajet reste encore largement obscur. Ce dernier serait parti de Honfleur, le samedi 24 juin 1503, avec un équipage d'une soixantaine d'hommes vers le Cap-Vert puis en direction du sud, vers le Cap de Bonne-Espérance. Mais le navire se perd et le 5 janvier 1504, l'équipage arrive en vue d'une « grande terre », non identifiée dans le récit. Descendu à terre, Paulmier de Gonneville rencontre alors un cacique local, Arosca, régnant sur une douzaine de villages, qui l'accueille avec beaucoup de bienveillance¹³. Alors que le retour vers la France est envisagé, Arosca confie au capitaine français un de ses fils, Essomericq, qui avait sympathisé avec les Normands. Binot Paulmier de Gonneville lui promet de le ramener « dans vingt lunes au plus tard¹⁴ ». Le jeune homme monta donc à bord, avec un autre Indien, Namoa, qui décéda pendant le voyage. Remarque précieuse pour notre propos, l'auteur du récit du voyage s'attarde, en épilogue, sur la curiosité que suscita Essomericq à son arrivée en France :

« Plus l'indien Essomericq, autrement dit Binot son nom de baptême qui audit Honfleur et par tous les lieux de la passée, estoit bien regardé, pour n'avoir jamais eu en France personnage de si loingtain pays¹⁵. »

Après son arrivée en Normandie, Essomericq serait devenu le filleul de Gonneville. N'ayant pas pu honorer sa promesse, le capitaine lui trouva une fiancée, peut-être une de ses nièces. Essomericq eut quatorze enfants et à sa mort, Paulmier de Gonneville lui légua son nom, les armes de la famille ainsi que de divers biens matériels¹⁶. Cette destinée pourrait nous laisser penser que l'intégration du premier Amérindien à avoir posé le pied en France fut pour le moins idéale. Cependant, c'est là la seule source contemporaine de la présence d'Essomericq en France. En effet, le récit du voyage de Binot Paulmier de Gonneville dans le Nouveau Monde est une copie de l'abbé Paulmier, arrière-petit-fils d'Essomericq, qui a fait authentifier ce document afin que sa famille soit exemptée du droit d'aubaine qui pesait sur lui. Le fait que les principales sources concernant Essomericq proviennent d'un homme qui a intérêt à mettre en valeur l'authenticité du voyage a amené à s'interroger il y a quelques années sur la véracité du récit de Paulmier de Gonneville et donc l'existence même d'Essomericq¹⁷. Notre propos n'est

¹³ Binot Paulmier de Gonneville, *Campagne du navire l'Espoir de Honfleur (1503-1505). Relation authentique du capitaine de Gonneville es nouvelles terres des Indes publiée intégralement pour la première fois avec une introduction et des éclaircissements*, Armand d'Avezac (éd.), Genève, Slatkine reprint, 1971, p. 98 : « Le dit Roy estoit le cil en la terre de qui demeura la navire, et avoit à nom Arosca. Son pays estoit de bien une journée, peuplé de viron une douzaine de villages, dont chascun avoit son capitaine particulier, qui tous obeïssoient audit Arosca ».

¹⁴ *Ibid.*, p. 101-102 : « Et parce que c'est coustume à ceux qui parviennent à nouvelles terres des Indes, d'en amener à Chrestieneté aucuns Indiens, fut tant fait par beau semblant, que ledit seigneur Arosca vousist bien qu'un sien jeune fils qui d'ordinaire tenoit bon avec ceux de la navire, vint en Chrestieneté, parce qu'on promettoit aux père et fils le ramener dans vingt lunes au plus tard ; car ainsy donnoient-ils entendre les mois. En ce qui plus leur donnoit envie, on leur faisoit à croire qu'à cils qui viendroient par deçà on leur apprendroit l'artillerie, qu'ils souhaitoient grandement, pour pouvoir maistriser leurs ennemis : comme estout à faire mirouërs, cousteaux, haches, et tout ce qu'ils voyoient et admiroient aux Chrestiens ; qui estoit autant leur promettre que qui promettroit à un Chrestien or, argent et pierreries, ou luy apprendre la pierre philosophale. »

¹⁵ *Ibid.*, p. 109.

¹⁶ *Le Voyage de Gonneville (1505-1505) et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*, Leyla Perrone-Moisés (éd.), Paris, Chandeigne, 1995, p. 88.

¹⁷ Jacques Levêque de Pontharouart, *Paulmier de Gonneville, son voyage imaginaire*, Beauval-en-Caux, Levêque de Pontharouart, 2000 ; Leyla Perrone-Moisés, « Le voyage de Gonneville a-t-il vraiment eu lieu ? », Colloque International « Voyageurs et images du Brésil », MSH-Paris, le 10 décembre 2003, consulté le 1^{er} mai 2015, URL : <http://editions-villegagnons.com/GONNEVILLE.pdf> ; Idem, « Le voyage de Gonneville, un défi à l'historiographie », *Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales. Actes du colloque organisé à l'université de Rouen en octobre 2012 par Jean-Claude Arnould et Emmanuel Faye*, Publications numériques du CÉRÉdi n° 8, 2013,



cependant pas d'apporter ici de nouveaux éléments sur l'enquête. Quelle que soit l'authenticité de la vie normande d'Essomericq, deux informations sont essentielles dans les rapports qu'entretiennent les Français et les Amérindiens au début du XVI^e siècle : dès les premières années du siècle, les marins normands et bretons étaient déjà nombreux sur les côtes du Nouveau Monde ; mais le silence du principal intéressé est comme souvent assourdissant. Dans les rencontres entre Européens et Amérindiens, les échanges sont rarement évoqués :

« Nous savons ce que Gonneville pensa du Nouveau Monde ; nous ne saurons jamais ce qu'Essomericq pensa de l'Ancien. Notre curiosité à ce propos n'a d'égal que notre frustration de ne disposer d'aucun témoignage du Carijó sur son extraordinaire expérience. Essomericq ne tenait pas de journal de bord, et la Justice française ne lui réclama aucune déclaration¹⁸ ».

C'est bien là une des difficultés de l'étude des populations amérindiennes. Leur propre récit nous manque souvent. Et pour les premières traces d'Amérindiens en France dans la première moitié du XVI^e siècle, les mentions de leur présence ne sont souvent attestées que par une seule et unique source.

Dans l'édition des chroniques d'Eusèbe de Césarée par Robert Estienne en 1512 est insérée la description de l'arrivée de sept hommes sauvages *Homines sylvestres* à Rouen en 1509. L'auteur de ce court récit est Johannes Multivallis de Tournai. Il s'agit ici d'une des premières descriptions d'Indiens d'Amérique du Nord en Europe, avec le récit des cinquante Indiens ramenés à Séville par Gaspar Corte-Real en 1501¹⁹. Ce texte nous propose une première description physique de ces hommes :

« Sept hommes sauvages *Homines sylvestres* ont été amenés de cette île (qu'on appelle Terre-Neuve) à Rouen avec leur pirogue, leurs vêtements et leurs armes. Ils sont de couleur de suie, ont de grosses lèvres, portent des tatouages sur la figure, depuis l'oreille jusqu'au milieu du menton en travers des mâchoires, comme une petite veine bleuâtre. La chevelure est noire et grosse, semblable à une crinière de jument. Durant toute leur vie ils n'ont pas de barbe, ni système pileux ni poil sur aucune partie du corps, sauf des cheveux et des sourcils. Ils portent une ceinture dans laquelle est une espèce de petite bourse pour cacher les parties génitales. Ils parlent des lèvres, n'ont aucune religion, et leur barque est faite de l'écorce d'un arbre. D'une seule main un homme la place sur ses épaules. Leurs armes sont de grands arcs, avec des cordes faites de boyaux ou de nerfs d'animaux ; les flèches proviennent de roseaux, terminés par une pierre ou un os de poisson. Leur nourriture se compose de viande grillée, leur boisson d'eau. Ils n'ont aucun usage du pain, du vin, de pièces de monnaie. Ils marchent nus ou vêtus de peaux d'animaux, d'ours, de cerfs, de veaux marins et d'autres semblables. Leur pays est sur le septième parallèle, plus sous l'Occident que la France au-dessus de ce même occident²⁰ ».

consulté le 1^{er} mai 2015, URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?le-voyage-de-gonneville-un-defi-a.html>.

¹⁸ *Le Voyage de Gonneville, op. cit.*, p. 133.

¹⁹ Lettre d'Alberto Cantino, de Lisbonne, à Hercule d'Este, duc de Ferrare, le 17 octobre 1501. Bruce Trigger, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*, Montréal, Boréal, 1990, p. 175.

²⁰ Eusèbe de Césarée, *Eusebii Caesariensis Episcopi Chronicon. Nova additio*, Paris, Henri Estienne, 1512, fol. 172 ; cité dans Henry Harisse, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et ses pays circonvoisins*, Paris, Welter, 1900, p. 162-163.



Ce texte, qui pourrait paraître assez clair, pose tout de même un certain nombre de problèmes²¹. D'une part, nous ne savons pas s'il correspond au voyage qu'a effectué Thomas Aubert dans l'estuaire du Saint-Laurent l'année précédente. Nous ne savons pas non plus si les Indiens sont ici des Béothuks, des Micmacs ou des Inuits. L'historiographie des XIX^e et XX^e siècles ne s'est en effet pas toujours gardée de considérer ces hypothèses comme des vérités. On identifie aussi souvent ces « sept hommes sauvages » à sept autres qui apparurent au large des côtes bretonnes en 1508, bien que le récit de Pietro Bembo diffère ici de celui de Johannes Multivallis :

« Un navire français qui faisait voile sur l'Océan non loin de la Bretagne captura une petite embarcation faite de branches d'osier fendues par le milieu et recouvertes d'écorce d'arbre compacte ; à l'intérieur se trouvaient sept hommes de stature modeste, de couleur assez sombre ☉*subsobscuro* ☼ aux visages larges et ouverts, et marqués d'une cicatrice violette ☉*violacea* ☼ Ils avaient des vêtements faits de peaux de poisson tachetées. Ils portaient une couronne de chaume peinte, formée pour ainsi dire de sept oreilles. Ils se nourrissaient de viande crues ☉*carne vescebantur cruda* ☼ et buvaient du sang comme nous le vin. Leurs paroles ne pouvaient être comprises. Six d'entre eux moururent ; un adolescent fut conduit vivant en Normandie ☉*Aulescos* ☼ où se trouvait le roi ☉*le France* ☼ ».

Ces portraits qui font de l'Amérindien l'incarnation de l'altérité, quelquefois quasi absolue, n'est pas une spécificité des premiers temps de la découverte. Plus d'un demi-siècle après ces descriptions, l'image des Amérindiens – et notamment des Inuits – reste encore largement teintée de curiosité mêlée de crainte pour cet exotisme inquiétant. En 1566, des Français capturent une Inuit et sa fille²³. Ces dernières, débarquées en Angleterre, font l'objet de véritables exhibitions publiques, et les affiches publicitaires parues en Allemagne ont laissé un portrait certes caricatural mais toujours profondément marqué par les stéréotypes sur les « Sauvages » :

« Et aucun Français et pouvait comprendre un seul mot ou parler avec elle. Mais elle apprit suffisamment la langue en huit mois pour qu'on puisse comprendre qu'elle avait mangé de nombreux hommes. ☉.☼ Les marques qu'elle avait sur son visage étaient entièrement bleues, comme le ciel, et elles avaient été faites par son mari (quand il l'avait pris pour femme), afin qu'il puisse la reconnaître parmi d'autres, car sinon ils se sautent dessus comme des bêtes, et les marques ne peuvent être

²¹ Pour une analyse précise du récit de Thomas de Multivallis, voir Vincent Masse, « Les « sept hommes sauvages » de 1509 : fortune éditoriale de la première séquelle imprimée des contacts franco-amérindiens », *Éditer la Nouvelle-France*, éd. A. Motsch et G. Holtz, Laval, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 83-101.

²² Pietro Bembo, *Le Istorie veneziane, latinamente scritte*, Venise, 1718, livre VII, p. 257 : « Navis gallica dum in Oceano iter non longe a Britannia faceret, naviculam ex mediis abscissis viminibus arborumque libro solido contactis aedificatam cepit ; in qua homines erant septem mediocri statura, colore subobscuro, lato et patente vultu, cicatriceque una violacea signato : hi vestem habebant e piscium corio, maculis eam variantibus. Coronam e culmo pictam septem quasi auriculis intextam gerebant. Carne vescebantur cruda, sanguinemque, uti nos vinum, bibebant. Eorum sermo intelligi non poterat : ex iis sex mortem obierunt, unus adolescens in Aulercos, ubi rex (Galliae) erat, vivus est perductus » : passage cité dans la *Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla li commissione Colombiana*, Rome, 1893, partie III, vol. II, p. 377. Traduction de l'auteur, remerciements à Bruno Meynadier pour ses remarques.

²³ Giulia Boglioli Bruna, « Premiers regards des Occidentaux sur les Inuits au XVI^e siècle », *Destins croisés. Cinq siècles de rencontre avec les Amérindiens*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 397 ; William C. Sturtevant, « The first Inuit depiction by Europeans », *Études Inuits Studies*, vol. 4, 1980, p. 47-49 ; William C. Sturtevant et David Beers Quinn, « The New Prey: Eskimos in Europe in 1567, 1576 and 1577 », *Indians of Europe. An interdisciplinary Collection*, Christian Feest (dir.), Aix-la-Chapelle, Alano, 1989, p. 61-68.



retirées par quelque produit que ce soit. ☺.✿Remercions Dieu Tout Puissant pour la grâce avec laquelle Il nous a illuminé avec Ses paroles pour que nous ne soyons pas comme les peuples sauvages et les anthropophages de cette région²⁴. »

À l'exception du récit de Gonneville, les récits mettant en scène les premiers Amérindiens foulant le sol français sont assez maigres et reproduisent à l'envi les stéréotypes de l'altérité. Pourtant, en Bretagne et en Normandie, les Amérindiens furent peut-être plus nombreux qu'il n'y paraît, même s'ils n'ont laissé que de maigres traces : dans les comptes du procureur de la fabrique de Tréguier, en 1511, on trouve mention « d'un homme de la Terre Neuve » qui porte le nom de « Tudgoal²⁵ ». Une native du Brésil et un certain Jean, de Terre-Neuve, sont baptisés à Saint-Malo en 1527 et trois ans plus tard, six autres Amérindiens d'origine inconnue débarquent à Dieppe²⁶.

Le temps des grands explorateurs : Verrazzano, Cartier, Villegagnon

La période qui s'étend de la première expédition de Giovanni da Verrazzano en 1524 à l'échec de la tentative d'installation en Floride en 1565 marque la grande période des explorations françaises. Elles ne sont plus le fait d'entreprises personnelles ou de relations commerciales mais sont de véritables expéditions impulsées par les rois de France, de François I^{er} à Charles IX. Le retour des Indiens en France fut alors aussi l'occasion de former des interprètes ou de forger des alliances avec les peuples autochtones. Si ces présences amérindiennes en France sont mieux documentées, leur analyse reste pourtant encore problématique.

Giovanni da Verrazzano indique dans son récit de l'exploration des côtes nord-américaines en 1524 qu'il revint en France accompagné d'un jeune garçon seulement, n'ayant pu s'emparer des femmes qui l'accompagnaient²⁷. Cependant, comme c'est souvent le cas, de ce garçon, nous ne savons pas grand chose : tout au plus pouvons-nous déduire du récit du Florentin qu'il provenait de la péninsule de Delmarva, peut-être un Nanticoke. Passé le récit de sa capture, nous perdons sa trace et ne savons rien de son arrivée en France²⁸.

Jacques Cartier est sans doute l'explorateur qui a laissé un des récits les plus détaillés de sa rencontre avec Donnacona, le chef des Stadaconé, village situé à l'emplacement de l'actuelle ville de Québec. Cependant, les conditions de sa venue furent pour le moins rocambolesques. Lors de son premier voyage (entre avril et septembre 1534) dans l'estuaire du Saint-Laurent, Jacques Cartier établit des liens avec les Stadaconé et notamment leur chef, Donnacona. Souhaitant établir des relations durables avec les Amérindiens, il emmena en France deux de ses fils, Domagaya et Taïnoagny, pour qu'ils apprennent le français et rencontrent le roi²⁹. Au

²⁴ Traduction de l'auteur à partir de la version anglaise donnée dans STURTEVANT William C., « The first Inuit depiction by Europeans », *op. cit.*, p. 47-49.

²⁵ AD Côtes-d'Armor, G Évêché de Tréguier, compte de 1512, fol. 12 ; Vincent Masse, *op. cit.*, p. 83.

²⁶ Éric Taladoire, *op. cit.*, p. 30.

²⁷ *Voyages au Canada, avec les relations de voyage en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*, Paris, La Découverte, 1992, p. 82-83 : « Nous saisîmes le petit garçon de la vieille pour l'emmener en France. Nous voulûmes aussi nous emparer de la jeune femme qui était très belle et de haute stature, mais nous ne pûmes réussir, tant elle criait, à l'entraîner vers la mer. Comme nous devions traverser une certaine étendue de bois à cause de l'éloignement du navire, nous décidâmes de l'abandonner et de n'emmener que l'enfant » ; Michel Mollat du Jourdin et Jacques Habert, *Giovanni et Girolamo Verrazano, navigateurs de François I^{er}*, Paris, Imprimerie Nationale, 1982, p. 23.

²⁸ Luca Codignola, « Another Look at Verrazzano's Voyage, 1524 », *Acadiensis*, vol. 29, automne 1999, p. 31.

²⁹ *Voyages au Canada*, *op. cit.*, p. 148-149 : « Et puis nous leur montrâmes par signe que ladite croix avait été plantée pour servir de marque et de balise, pour entrer dans le havre ; et que nous y retournerions bientôt et que leur apporterions des objets de fer et d'autres choses ; et que nous voulions emmener deux de ses fils avec nous, et puis les rapporterions audit havre. Et nous vêtîmes ses deux fils de deux chemises, et de livrées, et de



printemps suivant, Cartier est à la tête d'une nouvelle expédition de trois navires. Les deux fils de Donnacona sont à bord et donnent des informations aux Français quant à la géographie des abords de l'estuaire du Saint-Laurent³⁰. Ils servent aussi d'interprètes auprès des Amérindiens de la région³¹. Cependant, une fois rendus auprès de Donnacona, les relations entre les Français et les deux fils du cacique se tendent. En effet, l'expérience européenne de Domagaya et Taignoagny ne semble pas avoir convaincu ces derniers qui restent très méfiants à l'égard des Français³². Souhaitant remonter le cours du Saint-Laurent, Jacques Cartier se heurte à l'hostilité de Donnacona qui, pour le dissuader de continuer plus loin les explorations, lui offre des présents, et notamment dix enfants³³. Arrivé à Hochelaga, le capitaine français se voit confier une petite fille, offerte par le chef du lieu³⁴. S'étant allié avec le chef des Iroquois de Hochelaga, Agona, Jacques Cartier décide de quitter le Canada en se saisissant de Donnacona et de ses fils. Ainsi, il revient en France en juillet 1536 accompagné d'une dizaine d'Amérindiens.

bonnets rouges, chacun avec sa chaînette de laiton autour du cou. De quoi ils se contentèrent fort, et ils donnèrent leurs vieux haillons à ceux qui retournaient. »

³⁰ Jacques Cartier, *Bref récit et succincte narration de la navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelage, Saguenay et autres*, Armand d'Avezac (éd.), Paris, Tross, 1863, p. 8-9 : « Et par les deux sauvages que avions prins le premier voyage, nous fut dict que cesteoit de la dicte terre devers le Su, & que cesteoit une yslle, & que par le Su d'icelle estoit le chemin à aller de Honguedo ou nous les avions prins lan precedent à Canada : Et que à deux journees du dict cap & yslle commenceroit le royaulme de Saguenay à la terre devers le Nort allant vers le dict Canada, le travers du dict cap environ trois lieues y a de profond cent brasses & plus. ☉☉Et par les sauvages que avions, nous a esté dict que cesteoit le commencement du Saguenay & terre habitable. Et que de la venoit le cuyvre rouge qu'ilz appellent caignetdaze. Il y a entre les terres du Su & celles du Nort, environ trente lieues, & plus de deux cens brasses de profond & nous ont lesdictz Sauvages certiffié estre le chemin & commencement du grant Silenne de Hochelaga & chemin de Canada. »

³¹ *Ibid.*, p. 11 : « à l'entrée d'icelle riviere trouvasmes quatre barques des sauvages, les quelz venoient vers nous en grand peur & craincte, de sorte qu'il en recueillit une, & autre approcha pres qu'ilz peurent entendre l'un de nos sauvages, qui se nomma & feist sa congnoissance, & les feist venir seurement. » Ces hommes facilitent aussi par leur position sociale les relations avec les Amérindiens, *ibid.*, p. 12 : « Et trouvasmes plusieurs gens du pays, lesquelz commencerent à fuyr, & ne vouloient aprocher jusques ad ce que nosdictz deux hommes commencerent à parler, & leur dire qu'ilz, estoient Taignoagny & dom Agaya ».

³² *Ibid.*, p. 15 : « Le lendemain partismes avec nosdictz navires pour les mener audict lieu de sainte Croix, & y arrivasmes le 14 dudict moys. Et vindrent au devant de nous le lesdictz Donnacona Taignoagny & Dom agaya avec vingt cinq barques chargez de gens qui venoient dudict lieu dont estions partis, & alloient audict Stadacone ou est leur demourance, & vindrent tous a noz navires faisans plusieurs signes de joye, fors noz deux hommes que avions apportez, Scavoir Thaignoagny & Dom agaya, lesquelz estoient tous changez de propos, & de couraiges, & ne vouloient entrer dedens nos dictz navires, nonobstant qu'ilz en feussent plusieurs fois priez: dequoy eusmes aucune deffiance d'eulx. »

³³ *Ibid.*, p. 16-17 : Et le lendemain, 17 dudict moys, le dict Donnacona & les aultres revindrent comme devant, & apporterent force anguilles & aultres poissons, dequoy se fait grand pescherie audict fleuve, comme sera cy apres dict. Lors qu'ilz furent arrivez devant lesdictes navires, commencerent a chanter & danser comme avoient de coustume. Et apres qu'ilz eurent ce fait, feict ledict Donnacona mettre tous ses gens d'ung costé, & feist ung cerne sur le sable, & y feist mettre nostre cappitaine & ses gens: & lors commença une harengue, tenant une fille d'environ l'aage de dix à douze ans en l'une de ses mains, puis la vint presenter à nostre cappitaine, & tout incontinent tous les gens dudict seigneur se prindrent a faire trois criz & hurlemens en signe de joye & alliance. Puis de rechef presenta deux petis garsons de moindre aage l'un apres l'aultre, desquelz feirent telz criz & cerimonies que devant. Duquel present ainsi fait par le dict seigneur fut par nostre cappitaine remercié. Lors Taignoagny dict au cappitaine que la fille estoit la propre fille de la seur dudict seigneur, & l'ung des garsons frere de luy qui parloit, Et qu'on les luy donnoit sur l'intention qu'il n'allast point à Hochelaga. A quoy luy re respondist nostre cappitaine, que si on les luy avoit donnez sur ceste intention, que on les reprint, & que pour riens ne laisseroit y aller par ce qu'il avoit commandement de ce faire. Sur les quelles parolles Dom agaya compaignon dudict Taignoagny, dict audict cappitaine que ledict seigneur luy avoit donné les dictz enfans par bonne amour, & en signe d'assurance, & qu'il estoit content aller avec luy audict Hochelaga, de quoy eurent grosses parolles lesdictz Taignoagny & Dom agaya. Lors aperceusmes que ledict Taignoagny ne valloit riens, & qu'il ne songeoit que trahison & malice tant par ce que aultres mauvais tours que luy avions veu faire. Et sur ce ledict cappitaine feist mettre lesdictz enfans dedans les navires, feist apporter deux espées, ung grand bassin d'arain plain, & ung ouvré pour laver mains, & en feist present audict Donnacona, lequel fort s'en contenta & remercia nostre capitaine. »



Durant son séjour en France, qui dura quatre ans, le chef des Stadaconé rencontra François I^{er} ainsi qu'André Thévet, cosmographe du roi, qui évoque cette rencontre dans *Les Singularités de la France Antarctique*³⁵. Cependant, il ne revit jamais sa terre natale. Le voyage du retour prenant du retard, il s'installa au château de Limoilou en Bretagne, où Donnacona mourut à l'âge de soixante ans, en 1539³⁶. La plupart des Amérindiens emmenés par Cartier furent baptisés, mais en 1541, seule la jeune fille de dix ans est encore en vie quand Jacques Cartier accomplit son troisième voyage³⁷. Lors de celui-ci, il confie deux garçons français à un chef local avec lequel il avait des relations³⁸. Cependant, suite à des tensions avec les indigènes, Cartier est obligé de rentrer en France et nous ne savons pas s'il était accompagné d'autochtones.

Nicolas Durand de Villegagnon doit sa célébrité à l'éphémère fondation de la France Antarctique et de Fort Coligny, à l'emplacement de l'actuelle ville de Rio de Janeiro. Profitant de l'occupation discontinue du littoral brésilien par les Portugais, Villegagnon put ainsi, entre 1555 et 1559, diriger cette colonie française et approfondir les relations économiques avec les Tupinambas de la côte. Avant la prise du fort par les Portugais en mars 1560, deux crises vinrent perturber la vie de la colonie : le déchirement entre catholiques et protestants de Fort Coligny et la « révolte des truchements ». On connaît l'histoire de la France Antarctique à travers les deux récits d'André Thévet et de Jean de Léry³⁹. À deux reprises, Villegagnon envoya en France des Tupinambas. Le 4 juin 1557, une dizaine de garçons de dix ans et moins furent embarqués dans un navire en direction de la France. Ils furent présentés devant Henri II et offerts à des grands seigneurs de la cour⁴⁰. À son retour, en 1559, Villegagnon emmena avec lui une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants du Brésil. Il en fit à nouveau don à de

³⁴ *Ibid.*, p. 20 : « Et presenta celuy seigneur au cappitaine deux de ses enfans, desquelz le cappitaine print une fille de l'aage d'environ sept a huit ans, & reffusant ung garson de deux ou trois ans, par ce qu'il estoit trop petit. »

³⁵ André Thévet, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique (1557)*, éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 1997, p. 283 : « Ce que nous a fait entendre le seigneur du pays de Canada, nommé *Donacoua Aguanna*, qui est mort en France bon chrétien, parlant français, pour y avoir été nourri quatre ans. »

³⁶ Jacques Cartier reçut du roi une pension de 50 livres pour l'entretien des Amérindiens : *A Collection of documents relating to Jacques Cartier and the sieur de Roberval*, Henry Percival Biggar (éd.), Ottawa, Public Archives of Canada, 1930, p. 69-70.

³⁷ *Voyages au Canada, op. cit.*, p. 246 : « Le Roi François I^{er} ayant entendu le rapport du capitaine Cartier, son pilote général dans ses deux précédents voyages de découvertes, rapport écrit aussi bien que rapport verbal, touchant ce qu'il avait trouvé et vu dans les régions occidentales par lui découvertes au Canada et Hochelaga, et ayant aussi vu et conversé avec les gens que ledit Cartier avait amenés de ces pays, du premier desquels l'un était roi et avait pour nom Donnacona, et d'autres : lesquels après avoir vécu longtemps en France et au pays de Bretagne y furent baptisés selon leur désir et demande et trépassèrent ensuite dans ledit pays de Bretagne. Et bien que Sa Majesté eût été informée par ledit Cartier de la mort et du décès de tous les gens qui avaient été ainsi amenés avec lui (lesquels étaient au nombre de dix), à l'exception d'une fille d'environ dix ans, elle résolut cependant d'y envoyer de nouveau ledit Cartier, son pilote, avec Jean-François de la Roche, chevalier, seigneur de Roberval. »

³⁸ *Ibid.*, p. 255-256.

³⁹ Sur tous les points qui opposent les deux auteurs, nous inviterons le lecteur à consulter les éditions critiques des deux récits établies par Frank Lestringant ainsi que son ouvrage majeur : *Le Huguenot et le sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion (1555-1589)*, Genève, Droz, 1990.

⁴⁰ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, éd. F. Lestringant, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 179 : « Mais, avant de passer outre, je ne veux pas omettre de faire icy mention de dix garçons sauvages, aagez de neuf à dix ans et au-dessous : lesquels ayans este prins en guerre par les sauvages amis des François, et vendus pour esclaves à Villegagnon, apres que le Ministre Richier, à la fin d'un presche eut imposé les mains sur eux, et que nous tous ensemble eumes prié Dieu qui leur fist grâce d'estre les prémices de ce pauvre peuple, pour estre attiré à la cognoissance de son salut, furent embarquez dans les navires qui (comme j'ay dit) partirent dès le quatrième de Juin pour estre amenez en France : où estans arrivez et présentez au Roy Henry Second lors régnant, il en fit present à plusieurs grands seigneurs : et entre autres il en donna un à feu monsieur de Passy, lequel le fit baptizer, et l'ay recognu chez lui depuis mon retour. »



nombreux membres de la cour dont son frère le bailli de Provins, deux garçons de 16 et 18 ans, Donat et Doncart, qui vécurent sept ou huit ans⁴¹.

Si les contingents amérindiens en France n'atteignirent indubitablement pas les effectifs de ceux qui accostèrent dans la péninsule ibérique, il n'en demeure pas moins qu'un nombre important d'individus venus de diverses régions d'Amérique vécurent un temps en France. Si l'on considère le relevé d'Éric Taladoire, on peut considérer que près de 200 Amérindiens auraient mis le pied en France entre le début du XVI^e siècle et les débuts de la colonisation du Canada⁴². Cependant, on peut penser que cette estimation est sous-évaluée, tant la pratique de l'enlèvement était courante chez les explorateurs, ce qui a d'ailleurs pu peser sur les relations avec les populations américaines⁴³. Mais surtout, si nous connaissons assez bien les hommes qui sont ramenés outre-Atlantique, ce n'est pas le cas des femmes, souvent oubliées ou considérées comme quantité négligeable⁴⁴. Cependant, dans bien des cas, on ne peut considérer qu'il y ait eu une véritable rencontre entre les deux civilisations au-delà du seul face à face : beaucoup de ces Amérindiens furent exhibés comme parangons d'un exotisme américain en vogue, d'autres sont devenus des serviteurs, sans doute plus prisés de par leur origine que d'autres, mais qui n'ont sans doute pas pour autant bénéficié de plus de considération.

EN FRANCE : LA MISE EN SCÈNE DES AMÉRINDIENS ET L'IMPASSE DU DIALOGUE

Comme le soulignent les extraits de Johannes Multivallis ou de Pietro Bembo, les Amérindiens ayant foulé le sol français ne sont pas passés inaperçus. Pourtant, l'historien ne peut qu'être surpris de l'absence quasi absolue de mentions de ces rencontres dans les chroniques françaises de l'époque. Certes, la mortalité des Amérindiens en France était élevée et rares sont ceux qui ont pu survivre pour témoigner, mais des rencontres au sommet ont eu lieu à la cour en présence du souverain. Pourtant, nulle trace de la rencontre entre l'Indien rescapé des côtes bretonnes et Louis XII dans les chroniques de l'époque ou les récits de l'entrée du roi à Rouen en 1508⁴⁵. De même, celle souvent évoquée entre Donnacona et François I^{er} ne peut être reconstituée qu'à travers les témoignages indirects : les mentions d'André Thévet⁴⁶, beaucoup plus tardives, les mentions indirectes tirées du récit du troisième

⁴¹ Claude Haton, *Mémoires de Claude Haton contenant les événements accomplis de 1553 à 1582, principalement dans la Champagne et la Brie*, éd. Félix Bourquelot, Paris, Imprimerie Impériale, 1857, p. 40 : « Ledit seigneur Willegagnon au partir print par force ou amytié quelque demy-cent de personnes de ce pays-là, hommes, femmes et enfans, tant filz que fille, qu'il amena en France avec soy ; d'une partie desquelz fait présent au roy et aultres seigneurs, et en retint pour soy et son frère quelque demye douzaine. Desquelz en donna à son frère la bally de Provins deux jeunes garçons de seize et dix-huict ans, lesquelz s'apelloient l'ung Donat et l'autre Doncart, que ledit bally habilla et s'en servit jusques à leur mort. Lesquelz, quant ilz sceurent ung peu parler françoys et entendre ce que c'est que de Dieu, après avoir esté cathchisez en la vraye religion, furent baptizez à l'hostel-Dieu de Provins, et ont vescu depuis, chascun quelque sept ou huict ans, audit Provins et sont morts au service dudit bally, qui les traictoit fort humainement. »

⁴² Éric Taladoire, *op. cit.*, p. 254-271.

⁴³ Philippe Jacquin, « Du mythe à la réalité : les Français sous le regard des Indiens, XVI-XVII^e siècles », *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650). Actes du colloque international, Université de Rennes 2, 5, 6 et 7 mai 1992*, Jean-Pierre Sanchez (dir.), Rennes, PUR, 1995, p. 306.

⁴⁴ Éric Taladoire, *op. cit.*, p. 23.

⁴⁵ Rien n'apparaît dans la description de l'entrée de Louis XII le 28 septembre 1508 : *L'Entrée du roi Louis XII et de la reine à Rouen (1508)*, éd. P. Le Verdier, Rouen, Léon Gy, 1900. Malheureusement, les *Chroniques de Louis XII* de Jean d'Auton s'achève à l'été 1507.

⁴⁶ André Thévet précise dans *Les Singularités de la France Antarctique s'être entretenu avec Donnacona* durant sa présence à Paris. André Thévet, *op. cit.*, p. 298 : « Ce que nous a fait entendre le seigneur du pays de Canada, nommé *Donacoua Aguanna*, qui est mort en France bon chrétien, parlant français, pour y avoir été nourri quatre ans. »



voyage de Jacques Cartier ou des lettres de diplomates. La description que le Stadaconé fit des richesses du royaume de Saguenay est à l'origine du troisième et dernier voyage de Cartier en Amérique, accompagné d'une mission d'évangélisation dirigée par Jean-François de la Roque de Roberval⁴⁷. Donnacona a ici présenté aux Français une Amérique qui répondait aux ambitions et aux attentes des explorateurs français, à savoir une source de richesses immenses au point de fonder le mythe d'un El Dorado français : il parle de mines d'or et d'argent en abondance, de la présence d'épices en quantité fabuleuse, d'hommes sachant voler. Il pourrait paraître surprenant que ce récit n'ait pas fait l'objet de publications dès son époque, mais il est aussi envisageable que, persuadé de trouver là des sources de richesses gigantesques, François I^{er} ait cherché à garder cette information confidentielle, au demeurant en vain puisque nous connaissons le détail de l'entrevue de la main d'un diplomate au service du roi de Portugal⁴⁸. Ce dernier voyage de Cartier fut un échec et « les diamants du Canada » devinrent dès la Renaissance synonyme de chimère. Cependant, cette description de régions fabuleuses participait dans la bouche de Donnacona d'un projet politique plus vaste : c'était pour lui un moyen d'obtenir des Français un soutien de poids contre les tribus voisines d'Hochelaga.

Un des événements qui a laissé sans doute le plus de traces dans l'imaginaire brésilien en France est la fête organisée en 1550 à l'occasion de l'entrée du roi de France dans la ville⁴⁹. Contrairement aux rencontres diplomatiques, celle-ci eut droit à une diffusion relativement importante : une première description des fêtes est publiée dix jours après l'événement, suivie d'une version plus longue et richement décorée au mois de décembre de l'année suivante⁵⁰. Enfin, en 1557, un nouveau livre repris les gravures de 1551 et remplace le texte original en prose par des quatrains⁵¹. Comme toutes les entrées princières, celle de Rouen était constituée de cortèges, de banquets et de représentations théâtrales. Ici, le clou du spectacle était la reconstitution d'un village tupi en présence, outre les 250 figurants français, de cinquante Tupinambas « naturelz sauvages freschement apportez⁵² » du Brésil.

La scène était pour le moins spectaculaire et répondait à toutes attentes de l'exotisme brésilien : au bord de la Seine, dans une vaste prairie de 200 pas de long et 35 de large, un pays « typiquement » brésilien avait été reconstitué. La végétation américaine avait été reproduite, sans toutefois imiter la densité de la jungle : des arbustes et buissons avaient été plantés, et le tronc de certains arbres avait été peint en rouge afin d'évoquer le bois du Brésil. D'autres arbres fruitiers avaient été créés « chargez de fruitz de diverses couleurs et especes imitans le naturel ». « Parmi les branches, des arbres volloient et gazouilloient à leur mode grand nombre de perroquets, eseeilers, et moysons de plaisantes et diverses couleurs. » La faune n'avait pas été laissée de côté : « Amont les arbres grympoient plusieurs guennones, marmotes,

⁴⁷ « Cartier's commission for his Third voyage » et « Roberval's Commission », *A collection of documents, op. cit.*, respectivement p. 128-131 et 178-185.

⁴⁸ « Letter from Lagarto to John the Third, King of Portugal », *A Collection of documents, op. cit.*, p. 75-81.

⁴⁹ Ferdinand Denis, *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*, Paris, Techener, 1850 ; André Beaucousin, *L'entrée à Rouen du roi et de la reine Henri II et Catherine de Médicis d'après la relation imprimée en 1550*, Rouen, Cagniard, 1882 ; Jean-Marie Massa, « Le monde luso-brésilien dans la joyeuse entrée de Rouen », *Les fêtes de la Renaissance. XV^e colloque international d'Études humanistes*, Paris, CNRS, 1975, t. III, p. 105-116 ; Beatriz Perrone-Moisés, « L'alliance normando-tupi au XVI^e siècle : la célébration de Rouen », *Journal des Américanistes*, vol. 94-1, 2008, p. 45-64.

⁵⁰ *L'entrée du Roy nostre Sire faite en sa ville de Rouen le mercredi premier de ce mois d'Octobre, pareillement celle de la Royne, qui fut le jour ensuivant*, Paris, Robert Masselin, 1550 ; *C'est la deduction du sumptueux ordre plaisantz spectacles et magnifiques tréatres dressés, et exhibés par les citoyens de Rouen ville métropolitaine du pays de Normandie*, Rouen, Robert Le Hoy, 1551.

⁵¹ *Les Pourtres et Figures du Sumptueux Ordre, Plaisantz spectacles, & magnifique Theatres, dressés & exhibés par les citoyens de Rouen, Ville métropolitaine du pais de Normandie*, Rouen, Jean Dugort, 1557.

⁵² *C'est la deduction du sumptueux ordre plaisaintz*, *op. cit.*, non paginé. Les citations qui suivent sont tirées du même ouvrage.



sagouyns que les navires de bourgeois de Rouen avoient naguères apportez de la terre du Brésil. » Des maisons tupis avaient été construites, au milieu desquelles les trois cent acteurs mettaient en scène la vie quotidienne des Tupinambas. À côté d'authentiques Tupis, les marins normands parlaient « autant bien le langage et exprimaient si naïvement les gestes et façons de faire des sauvages, comme s'ils fussent natifz du mesmes pays. » Tous ces figurants tiraient à l'arc, grimpaient aux arbres, dormaient dans des hamacs, ou mimaient le troc avec les Français, à savoir du bois de Brésil en échange d'outils. En outre, une scène de bataille venait rompre l'harmonie de la scène.

S'il ne s'agit pas ici de relever les inexactitudes de la reconstitution, il faut tout de même remarquer à la suite de Beatriz Perrone-Moisés que celles-ci correspondent à des conventions de représentations iconographiques des Amérindiens⁵³. À travers cette représentation brésilienne, les Rouennais ont cherché à mettre en scène les liens forts qui existaient entre les Tupinambas et les Normands, grâce notamment à l'intermédiaire des truchements, souvent originaires de cette province française au point qu'on parle souvent de « truchements normands ». C'est là pour l'auteur une des particularités des relations franco-amérindiennes. C'est aussi un moyen d'inciter le roi à persévérer dans son entreprise coloniale.

À la même époque, plusieurs entrées royales firent intervenir des peuples « exotiques ». Lors de l'entrée de Charles IX à Troyes, le 23 mars 1564, des « Sauvages » figurent dans le cortège, sans qu'on ait plus de renseignements sur leur exacte origine⁵⁴. Mais leur chef est monté sur une licorne bardée de lierre, vêtu d'une armure en écaille. Parvenu devant le roi, il lui tient le discours suivant :

« Non seulement la France en paix tiendras,
Mais accroistras aussi bien qu'Alexandre,
Tant que Sauvages, ains que mourir verras,
Ô puissant Roy sous ton pouvoir se rendre. »

Lors de l'entrée du même à Bordeaux, le 9 avril de l'année suivante, au milieu se trouvait un contingent venant de « nations étrangères : « Puis douze de chacune Nation estrange, comme Grecs, Turcs, Egyptiens, Mores, Tartares, Indoïs, Sauvages, habillez selon lesdites Nations : & le Capitaine des Grecs est aussi monté à l'échaffaut du Roy & lui a fait sa harangue⁵⁵. » Ces soumissions fictives de peuples lointains sont pour le roi de France l'occasion de se représenter en empereur, à la tête d'un vaste empire, à une époque où la France tente en vain de s'installer en Floride et entre en concurrence avec les Espagnols.

S'il ne faudrait pas être naïf quant à la réelle nationalité de ces hommes, ces fêtes furent aussi l'occasion de véritables rencontres entre le souverain et des Amérindiens. Michel de Montaigne en est le précieux témoin dans « Des Cannibales ». S'il est aujourd'hui clair que cette rencontre est certainement elle aussi une reconstruction, qu'elle n'a pas eu lieu telle que Montaigne le décrit, elle est un rare exemple de paroles prononcées par des Amérindiens en France⁵⁶ :

⁵³ Beatriz Perrone-Moisés, *op. cit.*, p. 48 et suivantes.

⁵⁴ Théodore Godefroy, *Le Cérémonial de France, ou descriptions des cérémonies, rangs et séances observées aux couronnemens, entrées et enterremens des Roys et Roynes de France et autres actes et assemblées solennelles*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1649, p. 894-895.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 909.

⁵⁶ Denis Bjaï, « « Je parlay à l'un d'eux fort long temps... » : où et quand Montaigne a-t-il (peut-être) rencontré des cannibales ? », *Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales. Actes du colloque organisé à l'université de Rouen en octobre 2012 par Jean-Claude Arnould et Emmanuel Faye*, Publications numériques du CÉRÉDI n° 8, mise en ligne le 1^{er} janvier 2013. URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?je-parlay-a-l-un-d-eux-fort-long.html>, consulté le 1^{er} mai 2015.



« Le roi parla à eux longtemps, on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux, ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange, que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander : Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes, moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étranges comme ces moitiés ici nécessairement pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons⁵⁷. »

Ce célèbre extrait a souvent été utilisé pour illustrer les relations franco-amérindiennes fondées sur une (re)connaissance mutuelle entre les Français et les populations amérindiennes, au Canada et au Brésil. Claude Lévi-Strauss parle à travers l'œuvre du philosophe d'un premier regard ethnographique, au même titre que l'œuvre de Jean de Léry. Nous pourrions cependant nous interroger sur la qualité de cette compréhension et le degré de maîtrise de la langue. Depuis le début du XVI^e siècle, il existe des lexiques franco-tupis qui permettent aux marins normands de commercer avec les populations du Brésil. Sur les navires qui traversent l'Atlantique, il y a souvent un interprète qui facilite les échanges. Cependant, en France, le dialogue peut être plus compliqué qu'il n'y paraît, comme en témoigne Montaigne lui-même, en parlant de son traducteur :

« Je parlai à l'un d'eux Un Tupi fort longtemps, mais j'avais un truchement qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille⁵⁸. »

Les sources souvent citées par les historiens pour témoigner des rencontres franco-amérindiennes restent donc relativement pauvres et permettent peu de témoigner d'une véritable compréhension mutuelle ou d'échanges entre les deux cultures. C'est là l'enseignement que nous apportent les sources publiées, qui concernent surtout la cour de France ou les explorations au service du roi. Mais si nous considérons le monde des marins normands, et notamment les ports, il est fort possible que des rencontres, certes moins documentées, aient eu lieu. À Saint-Malo, Jacques Cartier fut par exemple souvent le parrain d'Amérindiens baptisés⁵⁹. C'est aussi dans cette ville qu'aurait séjourné Diogo Alvares Correia, dit « Caramarù » et Catarina Paraguaçu. Caramaru est un navigateur portugais qui a vécu au contact des Tupinamba. Marié avec une jeune amérindienne, les deux seraient rentrés en Europe à bord du navire de Jacques Cartier en 1526. Cette jeune fille est peut-être identifiable avec la « Catherine du Brésil », baptisée à Saint-Malo en 1528 et filleule de Catherine des Granches, l'épouse de Jacques Cartier⁶⁰. Le couple retourna ensuite au Brésil pour y vivre.

⁵⁷ Michel de Montaigne, « Des Cannibales », *Les Essais*, Jean Céard et alii (éd.), Paris, Le Livre de Poche – La Pochothèque, 2001, p. 332-333 ; Frank Lestringant, *Le Brésil de Montaigne. Le Nouveau Monde des « Essais » (1580-1592)*, Paris, Chandeigne, 2005.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 333.

⁵⁹ Ce fut le cas de trois hommes dont nous ignorons l'origine exacte, en 1539. *A collection of documents, op. cit.*, p. 82. Les exemples sont cependant nombreux.

⁶⁰ Voir plus haut, p. 7.



Catarina serait décédée en 1586 et aurait eu 16 enfants. Trois de ses enfants, Gaspar, Gabriel et Jorge furent faits chevaliers par Tomé de Sousa⁶¹. Bien que l'épisode soit controversé, et que le séjour de Caramaru et de sa femme en France ainsi que leur rencontre avec le roi de France n'a peut-être jamais eu lieu⁶², il est intéressant de remarquer qu'on les situe à Saint-Malo et à Paris. Dans les ports normands et bretons, il existe des lieux que fréquentent ceux qui connaissent bien le Brésil : c'est le cas d'un hôtel situé au 17, rue Malpalu portait le nom d'*Île du Brésil*. Il portait sur sa devanture des figures nues inspirées de celles réalisées en Amérique⁶³.

EN AMÉRIQUE : LA POSITION AMBIGUË DU TRUCHEMENT

Contrairement à une opinion largement répandue dans l'historiographie traditionnelle, les relations entre Français et Amérindiens au XVI^e siècle furent loin d'être toujours tout à fait cordiales. Au Canada, au Brésil ou en Floride, l'entente entre les deux communautés se compliqua rapidement. Pourtant, en Amérique comme en Europe, il existe des intermédiaires privilégiés des relations franco-amérindiennes et familiers des deux cultures, les truchements. Mais à la différence des siècles suivants, au XVI^e siècle, ceux-ci ne bénéficièrent pas d'une opinion particulièrement favorable de la part des colons français, notamment durant les quelques tentatives d'installation durable.

C'est au Brésil qu'ont été initiées les premières tentatives de contact étroit avec les Indiens⁶⁴. Les « truchements normands » sont des interprètes, souvent d'origine normande, qui vivent ou ont vécu parmi les indigènes afin d'en apprendre la langue et faciliter les relations diplomatiques et commerciales. Contrairement aux Espagnols qui préféraient enlever de jeunes Amérindiens et les intégrer aux communautés européennes afin de leur apprendre l'espagnol⁶⁵, les marins normands confiaient aux tribus amérindiennes de jeunes enfants afin que ceux-ci se familiarisent avec les langues américaines. Jean de Léry mentionne dans son œuvre ces enfants nés en France qui vivent dans des villages indigènes : dans le navire qui l'amène en Amérique, l'auteur est accompagné de six jeunes garçons qui doivent être placés parmi les Tupis⁶⁶. Quelques mois plus tard, alors qu'il visite la terre ferme, le calviniste rencontre à nouveau un de ces enfants placé au village d'Okarantin⁶⁷. Devenus adultes, certains de ces truchements rejoignent l'équipage des navires de commerce, d'autres restent vivre en Amérique. Ainsi, Hans Staden, retenu plusieurs mois prisonnier par des Tupinambas, rencontre plusieurs de ces truchements. Un d'entre eux est régulièrement en relation avec les Tupis afin de préparer des cargaisons de poivre et de plumes, un autre fait partie de l'équipage qui, traversant régulièrement l'Atlantique, le ramène sain et sauf à Dieppe⁶⁸.

⁶¹ Alida C. Metcalf, *Go-betweens and the colonization of Brazil 1500-1600*, Austin, University of Texas Press, 2005, p. 85.

⁶² Charles-André Julien, *Les débuts de l'expansion et de la colonisation française : XV^e-XVI^e siècle*, Paris, P.U.F., 1947, p. 90. L'histoire de Catarina Paraguaçu est cependant tardive et aussi sujette à caution.

⁶³ Eustache de La Quérière, *Description historique des maisons de Rouen*, Rouen, Périaux, 1821, t. II, p. 194-195.

⁶⁴ Olive Dickason, « The Brazilian Connection : A Look at the Origin of the French techniques for trading with Amerindians », *Revue Française d'Histoire d'Outre-mer*, vol. 71, 1984, 264-265, p. 129-146.

⁶⁵ Roberto Valdeón, *Translation and the Spanish Empire in the Americas*, Philadelphie, John Benjamins, 2014.

⁶⁶ Jean de Léry, *op. cit.*, p. 114.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 465 : « Nous estans doncques un jour inopinément rencontrés six François en ce beau village d'Okarantin, duquel j'ay ja plusieurs fois fait mention cy dessus, distant de dix ou douze lieuës de nostre fort, ayans resolu d'y coucher, nous fismes partie à l'arc, trois contre trois pour avoir des poulles d'Indes et autres choses pour nostre souper. Tellement qu'estant advenu que je fus des perdans, ainsi que je cherchois des volailles à acheter parmi le village, il y eut un de ces petits garçons François, que j'ay dit du commencement, que nous avions mené dans le navire de Rosée pour apprendre la langue du pays, lequel se tenoit en ce village, qui me dit : Voilà une belle et grosse cane d'inde, tuez-la, vous en serez quitte en payant. » Précisons tout de même que ce conseil est par ailleurs à l'origine d'une vive querelle entre Léry et un Tupi.



Il faut donc distinguer deux catégories de truchements : les uns, bien qu'ayant vécu parmi les Amérindiens, ont fait le choix de retourner en France. C'est le cas de cette homme avec qui Montaigne converse et qui selon ses dires a vécu plus de dix ans parmi les Amérindiens⁶⁹. D'autre part, beaucoup choisissent de rester vivre parmi les indigènes et adoptent le mode de vie amérindien. Nombreux sont ceux qui épousent des femmes Tupis et qui ont avec elles des enfants, au grand dam des cadres de la colonie⁷⁰. Ils connaissaient suffisamment la civilisation tupie pour la décrire précisément aux Français qui s'y intéressaient et certains participaient même aux fêtes et cérémonies religieuses. Jean de Léry soupçonne d'ailleurs quelques-uns de ces hommes de partager la culture tupie au point de participer à des rites anthropophages, ce qui ne manque pas de les mettre au ban de la communauté française⁷¹.

Les truchements sont de toute façon les cibles de soupçons d'« ensauvagement ». L'étymologie du terme de truchement nous éclaire déjà sur les *a priori* attachés à la fonction : le mot viendrait de l'arabe « tardjeman ». Au XII^e siècle, les « drugements » sont les intermédiaires arabes qui secondent les chevaliers occidentaux lors des Croisades⁷². Ces hommes sont régulièrement soupçonnés de trahison ou de duplicité. Mais le mot est d'emblée à rapprocher d'autres qui lui confère une ambiguïté supplémentaire : ceux de « tricher », « trucher » ou « truffer ». Ce n'est pas un hasard si en 1557, alors que la colonie de Fort Coligny connaît une révolte majeure, on accuse un truchement d'être à l'origine de la conjuration : en plus de vivre parmi les Amérindiens, sur la terre ferme, le chef présumé est marié avec une indigène et a des enfants avec elle, ce qui pourtant est formellement interdit par Villegagnon⁷³. En effet, ce dernier refuse toute relation sexuelle entre les Français nouvellement arrivés et les Tupis, relation qu'il considère comme contre-nature. L'accusation de mœurs légères ou de lubricité est d'ailleurs commune aux Amérindiens et aux truchements. Le père Anchieta reproche aux femmes amérindiennes de chercher les faveurs et la compagnie intime des colons français⁷⁴. C'est une des raisons pour lesquelles Villegagnon avait décidé de fonder sa colonie

⁶⁸ Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, trad. Henri Ternaux Compans, Paris, Métailié, 2005, p. 116 et 225 : « Les marins qui me rachetèrent étaient de Normandie, en France ; le capitaine du vaisseau était de Vatteville, il s'appelait Guillaume de Moner ; le pilote, d'Harfleur, se nommait François de Schantz ; l'interprète était du même endroit, il avait pour nom pour nom Pérot ».

⁶⁹ Michel de Montaigne, *op. cit.*, p. 314.

⁷⁰ Paul Gaffarel, *Histoire du Brésil français au seizième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1878, p. 383 : « Ce truchement avoit vescu (comme tous les autres vivent) en la plus grande abomination et vie Epicurienne, qu'il est impossible de raconter : sans Dieu, sans foy, ne loy, l'espace de sept ans. Pourtant luy faisoit mal de délaisser sa putain, et vie supérieure, pour vivre en homme de bien, et compagnie de chrestiens. »

⁷¹ Jean de Léry, *op. cit.*, p. 370 : « Sur quoy, à mon grand regret, je suis contraint de réciter icy, que quelques Truchemens de Normandie, qui avoyent demeuré huict ou neuf ans en ce pays-là, pour s'accomoder à eux, menans une vie d'Atheistes, ne se polluoient pas seulement en tout sorte de paillardises et villenies parmi les femmes et les filles, dont un entre autres de mon temps avoit un garçon aagé d'environ trois ans, mais aussi, surpassans les sauvages en inhumanité, j'en ay ouy qui se vantoyent d'avoir tué et mangé des prisonniers. »

⁷² Georges Van den Abbeele, « Qu'est-ce qu'un truchement ? Entre étranger et compatriote à l'époque des découvertes », *L'Étranger tel qu'il (s)'écrit*, éd. Ana Clara Santos et José Domingues de Almeida, Biblioteca Digital, Faculdade de Letras, Universidade do Porto, 2014, p. 189-196.

⁷³ Paul Gaffarel, *Histoire du Brésil français au seizième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1878, p. 382-383 : « Deux jours après le partement des navires qui fut le quatrième jour de febvrier 1556 nous descouvristmes une conjuration faite par tous les artisans et manouvriers qu'avions amenez, qui estoient au nombre d'une trentaine : contre monsieur de Villegaignon, et tous nous autres qui estions avec luy, qui n'estions que huict de défense. Nous avons sceu que ce avoit este conduit par un truchement, lequel avoit este donné audict seigneur par un gentilhomme normand, qui avoit accompagné ledict seigneur jusques en ce lieu. Ce truchement estoit marié avec une femme sauvage, laquelle il ne vouloit ny la laisser ny la tenir pour femme. Or ledit sieur de Villegaignon, en son commencement, regla sa maison en homme de bien, et craignant Dieu : défendant que nul homme n'eust affaire à ces chiennes sauvages, si l'on ne les prenoit pour femme, et sur peine de mort.

⁷⁴ Cité par Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 90 : « Les femmes vont nues et ne savent se refuser à qui que ce soit, mais provoquent et importunent elles-mêmes les hommes, pour s'unir à eux dans des hamacs, car elles



de la France Antarctique sur une île, alors que celle-ci ne possédait aucun accès à l'eau potable⁷⁵. Villegagnon souhaitait d'ailleurs condamner à mort les Français qui entretenaient des relations sexuelles avec des Amérindiennes⁷⁶.

Cette politique de refus du métissage et l'accusation d'ensauvagement des Français fut une des causes de la révolte des truchements en 1557. Celle-ci échoua mais provoqua une désertion de la colonie par des hommes qui ne voulaient plus connaître les rigueurs du mode de vie dans l'île et dégrada les relations avec les Tupis⁷⁷. Mais les conséquences à long terme furent plus importantes. En butte à des déchirements internes, en conflit avec les Amérindiens sur la terre ferme, la colonie de Fort Coligny ne put survivre longtemps et fut finalement prise par les Portugais en 1560. Ce sont les truchements, alliés aux Tupis, qui continuèrent la lutte pendant plusieurs années contre les Portugais.

Les truchements normands sont au XVI^e siècle les meilleurs intermédiaires entre les Français et les populations amérindiennes. Bon connaisseur des mœurs et des coutumes des Amérindiens, ils sont une protection contre les incompréhensions qui existent entre les deux communautés : tout comme les fils de Donnacona avaient permis dans un premier temps à Cartier d'entretenir de bonnes relations avec certaines communautés amérindiennes, les truchements permettaient d'entretenir les échanges avec la France. Mais tandis que ce système semblait fonctionner dans un cadre purement commercial, cela ne semble plus être le cas dans le cadre très strict de la fondation d'une « cité idéale » dans la baie de Rio. Le métissage et le mode de vie indien devenaient un mode de vie à combattre et le mythe du sauvage accueillant était remplacé par celui de l'anthropophage, anti-modèle du rejet absolu chez Villegagnon. Pourtant, les pages les plus saisissantes de l'œuvre de Jean de Léry sont sans doute celles où, devant quitter Fort Coligny avec l'exclusion des protestants de l'île, il vit avec des truchements et découvre les coutumes et les mœurs des Tupinambas.

CONCLUSION

Au XVI^e siècle, l'histoire des relations franco-amérindiennes est sans doute celle des occasions manquées. En France, les Amérindiens sont surtout perçus comme des curiosités exotiques dont nous perdons la trace sitôt le pied posé sur la terre ferme. Pourtant, malgré la forte mortalité des Américains en Europe, il dut exister des petites communautés d'origine amérindienne dans les ports normands et bretons où, par ailleurs, des Européens maîtrisaient les langues tupies. Mais surtout, en Amérique, les premières tentatives françaises d'installation furent des échecs, notamment parce que les Français ne réussirent jamais à établir des

tiennent pour honneur de dormir avec des Chrétiens ».

⁷⁵ Discours de Nicolas de Villegagnon cité par Jean de Léry, *op. cit.*, p. ### : « Par quoi nous nous sommes transporté dans une île éloignée de la terre ferme d'environ deux lieues, et là j'ai choisi lieu pour notre demeure afin que tout moyen de s'enfuir étant ôté, je pusse retenir notre troupe en son devoir ; et pour ce que les femmes ne viendraient point vers nous sans leurs maris l'occasion de forfaire en cet endroit fut retranché. »

⁷⁶ Jean de Léry, *op. cit.*, p. 181 : « Qui plus est, il avoit la pratique de son ordonnance en telle recommandation, que n'eust esté l'instante requête de quelques uns de ceux qu'il aimoit le plus, luy firent pour un Truchement, qui estant allé en terre ferme, avoit esté conveincu d'avoir paillardé avec une de laquelle il avoit jà autrefois abusé, au lieu qu'il fut puni de la cadene au pied, et mis au nombre des esclaves, Villegaignon voulait qu'il fut pendu. »

⁷⁷ *Ibid.*, p. 384 : « L'auteur truchement (parce qu'il n'y estoit pas) fut averty que son affaire avoit esté découverte. Il n'est retourné du depuis à nous : il se tient maintenant avec les sauvages : lequel a debauché tous les autres truchements de ladicte terre, qui sont au nombre de vingt ou vingt-cinq, lesquels font et disent tout du pis qu'ils peuvent, pour nous estonner et nous faire retirer en France. Et parce qu'il est advenu que les sauvages ont esté persecutez d'une fièvre pestilencieuse depuis que nous sommes en terre, dont il est mort plus de huit cents, leur ont persuadé que c'estoit monsieur de Villegaignon qui les faisait mourir, parquoy conçoivent une opinion contre nous, qu'ils nous voudroient faire la guerre, si nous estions en terre continentale : mais le lieu où nous sommes les retient. »



relations durables avec les populations locales. Tout au long du siècle, la figure de l'Amérindien continue de répondre aux conventions de l'exotisme américain

L'histoire des truchements au Brésil et en France reste encore largement à écrire. Sans doute aussi nombreux que les Amérindiens qui foulèrent le sol français, ils furent le meilleur exemple de populations qui s'intégrèrent aux communautés locales et purent comprendre la spécificité des cultures amérindiennes au-delà des stéréotypes européens. Si l'histoire des truchements français au Brésil s'achève avec la reprise en main portugaise au Brésil et l'abandon définitif des tentatives de colonisation en Amérique du Sud⁷⁸, cette expérience annonce déjà celle des coureurs des bois, au Canada, promise à un succès plus durable.

⁷⁸ Frank Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage*, op. cit., p. 40.



BIBLIOGRAPHIE

Sources

- A Collection of documents relating to Jacques Cartier and the sieur de Roberval*, Henry Percival Biggar (éd.), Ottawa, Public Archives of Canada, 1930.
- AUTON Jean d', *Chroniques de Louis XII*, René Maulde la Clavière (éd.), Paris, Renouard, 1889-1895, 4 volumes.
- BEMBO Pietro, *Le Istorie veneziane, latinamente scritte*, Venise, Lovisa, 1718.
- C'est la deduction du sumptueux ordre plaisantz spectacles et magnifiques tréatres dressés, et exhibés par les citoiens de Rouen ville métropolitaine du pays de Normandie*, Rouen, Robert Le Hoy, 1551.
- CARTIER Jacques, *Bref récit et succincte narration de la navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelage, Saguenay et autres*, éd. M. d'Avezac, Paris, Tross, 1863.
- , *Voyages au Canada, avec les relations de voyage en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*, Paris, La Découverte, 1992.
- , *The Voyages of Jacques Cartier and a collection of documents relating to Jacques Cartier and the Sieur of Roberval*, présenté et traduit par Henry Percival Biggar, Toronto, University of Toronto Press, 1924 003
- COLOMB Christophe, *La découverte de l'Amérique*, t. I, *Journal de Bord. 1492-1493*, Soledad Estorach et Michel Lequenne (éd.), Paris, La Découverte, 1980.
- EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Eusebii Caesariensis Episcopi Chronicon*, Paris, Henri Estienne, 1512.
- GODEFROY Théodore, *Le Cérémonial de France, ou descriptions des cérémonies, rangs et séances observées aux couronnemens, entrées et enterremens des Roys et Roynes de France et autres actes et assemblées solennelles*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1649.
- HARISSE Henry, *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde d'après des documents nouveaux ou peu connus tirés des archives de Lisbonne et de Modène*, Paris, Ernest Leroux, 1873.
- HATON Claude, *Mémoires de Claude Haton contenant les événements accomplis de 1553 à 1582, principalement dans la Champagne et la Brie*, Félix Bourquelot (éd.), Paris, Imprimerie Impériale, 1857.
- L'entrée du Roy nostre Sire faicte en sa ville de Rouen le mercredy premier de ce mois d'Octobre, pareillement celle de la Royme, qui fut le jour ensuivant*, Paris, Robert Masselin, 1550.
- LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Frank Lestringant (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1994.
- Les Pourtres et Figures du Sumptueux Ordre, Plaisantz spectacles, & magnifique Theatres, dressés & exhibés par les citoiens de Rouen, Ville métropolitaine du pais de Normandie*, Rouen, Jean Dugort, 1557.
- LOISEL Antoine, *Institutes coutumières*, Paris, Durand, 1846.



- MONTAIGNE Michel de, *Les Essais*, Jean Céard et alii (éd.), Paris, Le Livre de Poche – La Pochothèque, 2001.
- PAULMIER DE GONNEVILLE Binot, *Campagne du navire l'Espoir de Honfleur (1503-1505). Relation authentique du capitaine de Gonneville es nouvelles terres des Indes publiée intégralement pour la première fois avec une introduction et des éclaircissements*, Armand d'Avezac (éd.), Genève, Slatkine reprint, 1971.
- , *Le voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*, Leyla Perrone-Moisés (éd.), Paris, Chandeigne, 1995.
- Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla li commissione Colombiana*, Rome, 1893.
- STADEN Hans, *Nus, féroces et anthropophages*, trad. Henri Ternaux Compans, Paris, Métailié, 2005.
- THÉVET André, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique (1557)*, Frank Lestringant (éd.), Paris, Chandeigne, 1997.

Textes critiques

- BEAUCOUSIN André, *L'entrée à Rouen du roi et de la reine Henri II et Catherine de Médicis d'après la relation imprimée en 1550*, Rouen, Cagniard, 1882.
- BJAÏ Denis, « « Je parlay à l'un d'eux fort long temps... » : où et quand Montaigne a-t-il (peut-être) rencontré des cannibales ? », *Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales. Actes du colloque organisé à l'université de Rouen en octobre 2012 par Jean-Claude Arnould et Emmanuel Faye*, Publications numériques du CÉRÉdi n° 8, mise en ligne le 1^{er} janvier 2013. URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?je-parlay-a-l-un-d-eux-fort-long.html>, consulté le 1^{er} mai 2015.
- BOGLIOLI BRUNA Giulia, « Premiers regards des Occidentaux sur les Inuits au XVI^e siècle », *Destins croisés. Cinq siècles de rencontre avec les Amérindiens*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 393-410.
- BONNICHON Philippe, « Image et connaissance du Brésil : diffusion en France, de Louis XII à Louis XIII », *Naissance du Brésil moderne 1500-1808. XX^e colloque de l'Institut de recherche sur les civilisations de l'Occident moderne*, Paris, PUPS, 1998, p. 9-31.
- CHINARD Gilbert, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1911.
- CODIGNOLA Luca, « Another Look at Verrazzano's Voyage, 1524 », *Acadiensis*, vol. 29, automne 1999, p. 29-42.
- CROUZET Denis, *Christophe Colomb. Héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006.
- DENIS Ferdinand, *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*, Paris, Techener, 1850.
- DICKASON Olive, *The Myth of the Savage and the Beginning of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, University of Alberta Press, 1984.
- , « The Brazilian Connection : A Look at the Origin of the French techniques for trading with Amerindians », *Revue Française d'Histoire d'Outre-mer*, vol. 71, 1984, 264-265, p.129-146.
- , *Le mythe du sauvage*, Paris, Philippe Lebaud, 1995.
- DUVIOLS Jean-Paul, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville (1492-1768)*, Paris, Promodis, 1986.
- FEEST Christian (dir.), *Indians and Europe : an interdisciplinary collection of essays*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1999.



- GAFFAREL Paul, *Histoire du Brésil français au seizième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1878.
- HARISSE Henry, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et ses pays circonvoisins*, Paris, Welter, 1900.
- HAVARD Gilles et VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion Champs, 2014.
- HEERS Jacques, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1981.
- JACQUIN Philippe, « Du mythe à la réalité : les Français sous le regard des Indiens, XVI-XVII^e siècles », *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650), Actes du colloque international, Université de Rennes 2, 5, 6 et 7 mai 1992*, Jean-Pierre Sanchez (dir.), Rennes, PUR, 1995, p. 305-309.
- JARNOUX Philippe, « Itinéraires oubliés : Les Indiens en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles », *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650). Actes du colloque international, Université de Rennes 2, 5, 6 et 7 mai 1992*, Jean-Pierre Sanchez (dir.), Rennes, PUR, 1995, p. 311-329.
- JULIEN Charles-André, *Les débuts de l'expansion et de la colonisation française : XV^e-XVI^e siècle*, Paris, P.U.F., 1947.
- LA QUÉRIÈRE Eustache de, *Description historique des maisons de Rouen*, Rouen, Périaux, 1821.
- LAFAYE Jacques, « Le Brésil dans l'imaginaire français (XVI^e-XVII^e s.) », *Revista de Historia*, vol. 128-129, 1992-1993, p. 115-129.
- LESTRINGANT Frank, *Le Huguenot et le sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion (1555-1589)*, Genève, Droz, 1990.
- , « Le Français ensauvagé : métissage et échec colonial en Amérique », *Métissages*, Jean-Claude Carpanin (éd.), Paris, L'Harmattan, 1992, p. 202-209.
- , *Le Brésil de Montaigne. Le Nouveau Monde des « Essais » (1580-1592)*, Paris, Chandeigne, 2005.
- LEVÊQUE DE PONTHAROUART Jacques, *Paulmier de Gonneville, son voyage imaginaire*, Beauval-en-Caux, J. Levêque de Pontharouart, 2000.
- MAGASICH-AIROLA Jorge et DE BEER Jean-Marc, *America Magica. Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Paris, Autrement, 1994.
- MARTINELL GIFRE Emma, *La comunicación entre Españoles e Indios: palabras y gestos*, Madrid, colecciones Mapfre, 1992.
- MASSA Jean-Marie, « Le monde luso-brésilien dans la joyeuse entrée of Rouen », *Les fêtes de la Renaissance. XV^e colloque international d'Études humanistes*, Paris, CNRS, 1975, t. III, p. 105-116.
- MASSE Vincent, « Les « sept hommes sauvages » de 1509 : fortune éditoriale de la première séquelle imprimée des contacts franco-amérindiens », *Éditer la Nouvelle-France*, Andreas Motsch et Grégoire Holtz (éd.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 83-101.
- METCALF Alida C., *Go-betweens and the colonization of Brazil 1500-1600*, Austin, University of Texas Press, 2005.
- MIRA CABALLOS Estebàn, « Indios americanos en el Reino de Castilla (1492-1550) », *Temas Americanistas*, vol. 14, 1998, p. 1-24.
- , *Indios y mestizos en la España del siglo XVI*, Madrid, Iberoamericana, 2000
- MOLLAT DU JOURDIN Michel et HABERT Jacques, *Giovanni et Girolamo Verrazano, navigateurs de François I^{er}*, Paris, Imprimerie Nationale, 1982.



- NAVET Éric, « Le rôle des truchements dans les relations franco-amérindiennes sur la côte du Brésil au XVI^e siècle. Quelques réflexions sur les notions de *découverte*, d'*échanges* et de *communication* », *Amerindia*, vol. 19-20, 1995, p. 39-49.
- , « De la quête de l'ailleurs à la vision de l'autre : vers la découverte de l'Amérique », *Destins croisés. Cinq siècles de rencontre avec les Amérindiens*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 173-188.
- NOËL Érick, « L'esclavage dans la France moderne », *Dix-Huitième Siècle*, vol. 39, 2007, p. 361-383.
- PERRONNE-MOISÉS Beatriz, « L'alliance normando-tupi au XVI^e siècle : la célébration de Rouen », *Journal des Américanistes*, vol. 94-1, 2008, p. 45-64.
- PERRONNE-MOISÉS Leyla, « Le voyage de Gonneville a-t-il vraiment eu lieu ? », Colloque International « Voyageurs et images du Brésil », MSH-Paris, le 10 décembre 2003, consulté le 1^{er} mai 2015. URL : <http://editions-villegagnons.com/GONNEVILLE.pdf>.
- , « Le voyage de Gonneville, un défi à l'historiographie ». URL, consulté le 1^{er} mai 2015. « Le voyage de Gonneville, un défi à l'historiographie », *Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales. Actes du colloque organisé à l'université de Rouen en octobre 2012 par Jean-Claude Arnould et Emmanuel Faye*, Publications numériques du CÉRÉdi n° 8, mise en ligne le 1^{er} janvier 2013, consulté le 1^{er} mai 2015. URL : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?le-voyage-de-gonneville-un-defi-a.html>.
- STURTEVANT William C., « The first Inuit depiction by Europeans », *Études Inuits Studies*, vol. 4, 1980, p. 47-49.
- et BEERS QUINN David, « The New Prey: Eskimos in Europe in 1567, 1576 and 1577 », *Indians of Europe. An interdisciplinary Collection*, dir. Chr. Feest, Aix-la-Chapelle, Alano, 1989, p. 61-140.
- TALADOIRE Éric, *D'Amérique en Europe. Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde (1492-1892)*, Paris, CNRS Éditions, 2014.
- TRIGGER Bruce, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*, Montréal, Boréal, 1990.
- TRUDEL Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, *Les vaines tentatives, 1524-1603*, Montréal, Fides, 1963.
- VALDEÓN Roberto, *Translation and the Spanish Empire in the Americas*, Philadelphie, John Benjamins, 2014.
- VAN DEN ABEELE Georges, « Qu'est-ce qu'un truchement ? Entre étranger et compatriote à l'époque des découvertes », *L'Étranger tel qu'il (s)'écrit*, éd. Ana Clara Santos et José Domingues de Almeida, Biblioteca Digital, Faculdade de Letras, Universidade do Porto, 2014, p. 189-196, mis en ligne le 1^{er} janvier 2014, consulté le 1^{er} mai 2015. URL : <http://ler.letas.up.pt/uploads/ficheiros/12380.pdf>.
- VAUGHAN Alden T., *Transatlantic Encounters : American Indians in Britain, 1500-1776*, New-York, Cambridge University Press, 2006.
- WALLERICK Grégory, « La conquête et la conversion espagnole vue par un protestant à la fin du XVI^e siècle », *Le Verger – bouquet V*, mis en ligne le 1^{er} janvier 2014, consulté le 1^{er} mai 2015. URL : <http://cornucopia16.com/blog/2014/09/08/gregory-wallerick-conquete-et-conversion-de-lamerique-espagnole-vue-par-un-protestant-a-la-fin-du-xvie-siecle/>.
- WERNITZNIG Dagmar, *Europe's Indians, Indians in Europe : European Perceptions and Appropriations of Native Americans Cultures from Pocahontas to the Present*, Lanham, University Press of America, 2007.